

*Après avoir cru trois fois tenir un moment l'auteur de JUANA, MON AIMEE et de DOLORÈS, après des lettres et des téléphones multiples, je n'ai finalement pas vu Harry Bernard, mais un bon matin le courrier m'a apporté l'article suivant sur l'enquête du « Mauricien » ainsi qu'une photographie soigneusement glissée entre deux papiers buvards! Les lecteurs de M. Bernard seront heureux d'être fixés une fois de plus sur l'opinion d'un écrivain qui, ainsi que l'écrivait si justement Rex Desmarchais, « a été ici l'initiateur du roman d'analyse »... ce qui n'est pas un mince éloge ni une tâche mince! Voici le texte de M. Bernard:*

Je ne serais pas moi-même, si tout de suite je m'étais prêté de bonne grâce à la rétrospective du « Mauricien ». Mon premier mouvement fut de ne pas répondre aux questions posées sous couleur d'enquête. Naturellement jaloux de ce que j'appellerais les arcanes de mon intimité, ombrageux même et réfractaire à tout ce que pût sembler pose pour la galerie, j'en écrivis d'abord à Mlle Choquette une lettre à peine polie, équivalant à une fin de non-recevoir. Puis je me ravisai. Comme mon ami Desrochers, je trouvais malséant de n'être pas aimable à l'endroit du « Mauricien ». Douville et Marchand ont fait pour nous donner cette revue un tel effort, au prix de quels sacrifices! — que leurs confrères seraient mesquins de leur refuser à l'occasion un coup de

main. Voici donc ma réponse à des questions que je juge indiscretes, mais dont je prends mon parti. J'y serai honnête, au risque d'étonner quelques lecteurs, de froisser certaines susceptibilités à fleur de peau.

D'où me vient le goût d'écrire? Je dis d'abord que je ne l'ai jamais eu. J'ai toujours écrit, comme je respire depuis ma naissance, mais rien ne me répugne autant que le labeur de la plume. Je ne m'assieds à ma table de travail qu'après avoir épuisé toutes les raisons de ne pas le faire, et le moindre prétexte m'en éloigne. Il y a des moments où je me donne métaphoriquement des coups de pied dans le bas du dos, pour m'astreindre à la besogne qui me sollicite. C'est dire ce qu'il m'a fallu à certains moments d'énergie, de discipline, pour accepter la tâche quotidienne, moi qui suis journaliste depuis vingt ans près et ne saurais à quoi employer mes dix doigts, en dehors de mon rude métier. Je n'aime pas à écrire et je n'ai jamais cessé d'écrire. C'est un besoin, sinon un goût. Il me semble que j'ai toujours quelque chose à extérioriser. Le monde est trop beau, la vie trop vivante! De cette façon s'explique que le journalisme ne m'a pas suffi, que j'y ai ajouté tour à tour la poésie, le conte et le roman, l'essai, la critique littéraire, jamais satisfait de moi-même et remettant sur le métier, jugeant que Boileau avait raison mais qu'il était outrageusement exigeant. D'autres diront que je n'ai qu'à me taire, s'il me déplaît de parler, Ils ont sans doute raison. N'empêche que je continuerai d'écrire, probablement jusqu'à la dernière maladie qui m'en empêchera. Au fond, je crois qu'il y a en moi conflit. Dur conflit entre une certaine paresse native et une tendance à coucher sur le papier ce que je vois, ce que j'entends, ce que je sens.

Le besoin d'écrire, sinon le goût, serait-il explicable par le ou les milieux, les expériences diverses qui pétrirent ma jeunesse, enrichirent mon adolescence? Il est possible. Car mes premières années furent très ballottées. Elles m'ont valu d'être probablement le plus cosmopolite des écrivains de ma génération. On comprendra si je dis que, pos-

sédant une lointaine ascendance allemande, je naquis en Angleterre de parents canadiens-français, que je fus élevé en France, aux États-Unis et au Canada, que j'ai servi dans l'armée américaine, en 1918, et que j'ai finalement épousé une Irlandaise. Ajouter que j'ai vécu à la campagne comme à la ville, que je me suis saturé de littérature au point de redouter le dilettantisme, et que j'aurais la tentation de reprendre à mon compte le vers lamentable de Mallarmé:

*La chair est triste et j'ai lu tous les livres.*

Voilà des détails d'ordre bien personnel, que j'abandonne à la curiosité rapace des critiques, présents et futurs. Ils expliquent ou ils n'expliquent pas. Ils accusent peut-être. *Que sais-je?* disait Montaigne. On tirera les conclusions que l'on voudra. J'ai l'épiderme endurci depuis longtemps, je n'ai que faire du sentiment des lièvres.

Au chapitre de mes maîtres? Parlant exclusivement comme romancier, je dis que je n'en connais aucun. Un véritable écrivain ne se laisse dominer par personne. Il est ou il n'est pas. Il prend son bien où il le trouve, selon le conseil de Molière, il digère et assimile ses lectures, apprend son métier chez les devanciers, mais il se défend sans cesse contre l'influence du dehors. Si, une fois passés les tâtonnements de l'apprentissage, il est incapable de trouver en soi-même des raisons d'écrire, les mots qui doivent exprimer sa pensée, une manière à lui d'employer ces mots, mieux vaut qu'il casse sa plume. Il trouvera toujours à employer son temps, se rappelant, s'il est sage, qu'un bon forgeron ou un menuisier habile est plus utile qu'un écrivain médiocre.

Cela ne signifie pas que j'aie négligé ou méprisé la littérature universelle. Je ne suis pas un autodidacte, ni un ignare plus ou moins doué qui se serait donné subitement aux lettres canadiennes-françaises, croyant les honorer du cadeau de ses déficiences. C'est dans les livres

qu'on apprend à lire, c'est dans les livres qu'on apprend, dans une large mesure, à penser et à écrire.

Écrivain de langue française, je me suis d'abord mis à l'étude des maîtres français. Sans doute par rébellion instinctive contre les disciplines conventionnelles, les romantiques ont eu mes premières prédilections. Ils m'ont conduit aux modernes, qui à leur tour m'inspirèrent le goût et le respect des classiques. En d'autres termes, j'ai fait mes études littéraires à l'envers, comme j'ai mieux aimé l'anglais que le français, pendant un temps, et comme je me suis épris des sciences dix ans après ma sortie du collège, où je les détestais sincèrement. J'ai peut-être mauvais caractère, j'ai surtout l'horreur des sentiers battus.

L'histoire de ma formation culturelle et de mon initiation aux lettres, est en somme celle de tout le monde, avec les variantes individuelles. Après les écrivains français, les étrangers. D'abord les Anglais et les Américains, que je n'ai pas lus autrement que dans le texte, puis les autres, Slaves, Scandinaves, Allemands, Sud-Américains, etc., que me défigure la traduction, et de qui j'enragerai toujours de ne pas savoir la langue.

Mais revenons aux écrivains de France, ceux qui comptent le plus dans la filiation d'un écrivain français. Si je me targue de n'être le disciple de personne, je me suis instruit à l'école française. Quatre noms s'imposent à mon souvenir. Quatre noms d'écrivains fort différents, qu'on n'a pas accoutumé de juxtaposer: René Bazin, Guy de Maupassant, Colette, Pierre Benoit. Quelle salade! diront les timorés. Bazin: amour de la terre et souci des choses de la nature. Maupassant: réalisme et langue dépouillée. Colette: application des sens à la littérature. Benoit: intérêt gradué de la narration, en raison d'une technique impeccable, qui tient de l'architecture et du graphique.

Il est de bon ton, dans certains milieux qui se croient intellectuels, de se pousser du coude en mentionnant le nom de Bazin. Les jeunes gens qui se moquent ainsi, et les moins jeunes, n'ont pas lu ses li-

vres. Sans quoi ils seraient moins sûrs d'eux-mêmes, prétendant juger en un tournemain. On peut être adversaire du roman à thèse, tel que pratiqué par Bourget, Barrès et Bazin, — pour ne nommer qu'eux, — on ne me fera pas croire que l'auteur de la *Terre qui meurt*, de *La Closerie de Champdolent* et de *Baltus le Lorrain*, fut un écrivain terne, encore moins un romancier sans nerfs. Sans vouloir tenter ici son apologie, je tiens à dire qu'il fut d'abord un grand catholique, un catholique fervent, pratiquant et donnant l'exemple de la foi, — ce pourquoi on l'a calomnié et vilipendé. Bazin fut aussi un grand rural. Habitant la province, il savait tout de son petit pays, connaissait la campagne sur le bout du doigt. La nature sous toutes ses formes, et dans toutes ses manifestations, lui était familière. Aussi son oeuvre est-elle, à travers les exposés d'idées qui déplaisent tant à ceux qui n'en ont pas, ou qui en ont peur, un hymne à la gloire du sol nourricier, du travail terrien et de la nature éternellement changeante, maussade ou riante selon la saison. Bazin, un des premiers, m'a dit les trésors épars dans le champ et la forêt, le parti qu'en peut tirer l'homme de lettres.

Maupassant, c'est l'homme qui voit toutes choses avec des yeux neufs, et les rend sur le papier avec des mots si justes que leur évocation à sa suite devient pour ainsi dire matérielle. Il avait bien retenu la leçon de Flaubert: *Pour décrire un feu qui flambe et un arbre dans une plaine, demeurons en face de ce feu et de cet arbre, jusqu'à ce qu'ils ne ressemblent plus, pour nous, à aucun autre arbre et à aucun autre feu.* Maupassant, c'est le réalisme fait écrivain, et le rendu chez lui s'appuie sur les mots de tout le monde, des mots simples, ordinaires, je dirai même banals, tels qu'ils se trouvent dans la bouche du peuple. Maupassant m'a enseigné l'horreur du langage académique, dans le sens péjoratif, et ouvert les yeux aux beautés du parler dru et franc, sentant bon la terre et l'eau, la lumière du jour, les mille odeurs fortes de la nature en travail. Il m'a dégoûté à jamais de l'à peu près, des clichés et lieux-communs, de l'épithète inexpressive, de tous ces adver-

bes, propositions et locutions inutiles à la phrase nerveuse, qui sont comme les mauvaises herbes de la page écrite. Aucun homme plus que lui ne révèle, pour employer le mot des Goncourt, le secret de l'*écriture*.

Puis voici Colette, cette femme qui est probablement le plus grand artiste verbal du siècle. Son œuvre m'a ouvert une large fenêtre sur l'univers. Elle aussi est une enfant de la glèbe, élevée, très mal élevée même, par un père jobard et tonitruant, une mère besogneuse et sceptique, dans une campagne perdue de la France traditionaliste. Ardente, sensible, visuelle à la manière des myopes, sensuelle en ce sens que toute sa personne physique entre en jeu dans l'interprétation du monde visible, elle apporte à l'expression littéraire, cinquante ans après Baudelaire, un frisson nouveau. Alors que d'autres écrivains ne disent que ce qu'ils voient, Colette se souvient constamment d'une gamme de cinq sens à sa disposition. Elle perçoit peut-être aussi, de façon vague au fond d'elle-même, ce sixième sens assez problématique et mal défini qu'on attribue à certaines espèces animales. Sa phrase voit et elle entend. Elle goûte, elle sent, elle palpe. Tous les sens, chez Colette, sont mis au service de la chose littéraire. L'écrivain nous enseigne qu'il n'y a pas que des couleurs dans un paysage, mais aussi des bruits et des odeurs, la sensation que laisse le toucher, celle que provoque la saveur du fruit. Je n'en dis pas plus, laissant aux incrédules le soin de vérifier.

Enfin Pierre Benoit, l'enchanteur de notre génération, l'homme qui a redonné l'aventure au roman français, qui lui a insufflé cette part de rêve et de mystérieux à la poursuite de laquelle s'est presque épuisé, avant de mourir soldat, un écrivain aussi lumineux qu'Alain-Fournier. Benoit est inégal, paradoxal et blagueur. Sa langue n'est pas d'un puriste. Les négligences, chez d'autres jugées impardonnables, ne le scandalisent pas. Mais il y a peu d'hommes qui savent, quand il s'en donne la peine, composer comme lui un livre. L'intrigue y est cons-

truite de telle sorte que le plus petit détail devient essentiel à la marche du récit. La curiosité y est si aguichée, par des bifurcations imprévues, que le lecteur halète à la suite du romancier, anxieux de connaître le mot de la fin, fatigué d'une poursuite qui s'avère parfois décevante, incapable néanmoins de déposer le livre et de remettre à plus tard le jeu de cache-cache. Disséquer une page et un roman de Benoit, c'est apprendre les éléments de la narration, les données de la composition dramatique, les sources de l'intérêt sans cesse alimenté.

Qu'on ne se méprenne pas. Les écrivains nommés, je ne les envisage pas comme mes maîtres. Ils furent des guides, des professeurs, des initiateurs. Ils m'ont révélé des méthodes, indiqué des instruments à utiliser. S'ils ont exercé sur moi une influence, c'est surtout du point de vue technique. En d'autres mots, ils m'ont appris à travailler. Dans un ordre d'idées plus relevé, je dis tout de suite que je ne ferais pas miennes les théories sociales, philosophiques ou religieuses de Maupassant, qui étaient souvent primaires. Je ne saurais non plus me réclamer de l'amoralisme brutal de Colette, ni m'approprier un certain verbalisme de Bazin. Leur tempérament diffère du mien, leur ambiance de la mienne, et aussi leur formation. Je leur accorde à tous quatre des supériorités, dans leur domaine d'élection, mais je tiens à boire dans mon verre.

Et voilà ma confession, telle que j'aurais préféré ne pas la faire. Elle est sincère et complète, ne comportant toutefois ni contrition ni ferme propos. Car je n'ai aucun regret de ce que j'ai commis, littérairement parlant, et je suis déterminé à ne pas changer de voie, à moins d'en trouver qui me paraissent meilleures. Pour l'instant, mes vieilles tentations, un endurcissement de nombreuses années et une certaine délectation, dénuée jusqu'ici de morosité, me conviennent et me satisfont.

Je n'entreprendrai pas de nommer les écrivains d'outre-mer qui ont fait école, plus ou moins, au Canada français. Ce serait trop long.

Cela m'amènerait aussi à entr'ouvrir des portes que les âmes faibles, et quelques geais trop parés, préfèrent closes. Je ne me sens d'ailleurs pas le droit, à moins d'y être provoqué sournoisement, de mettre à nu le cœur ou le secret d'autrui. Que chacun garde ses vaches, ainsi que suggère le proverbe. De façon générale cependant, il est certain que Charles Maurras a laissé chez nous une impression profonde. Maints poètes aussi, dont Mme de Noailles et Valéry. Il est patent que Mauriac, de Lacretelle, Green et Chardonne, empêchent de dormir ceux qui essayent leurs ailes. Non seulement ils les subissent, mais ils croient les reconnaître où ils ne sont pas. On incline, chez les jeunes, vers l'analyse décevante et l'introspection. Freudisme plus ou moins conscient. Freudisme qui n'est probablement qu'un engouement, et dont on guérira. Nos écrivains, nos romanciers surtout, se rapprocheront des réalités durables, à mesure qu'ils seront plus instruits, qu'ils auront une vue plus juste, et plus équilibrée, des valeurs. Je ne serais pas étonné que la lumière leur vînt un jour des Etats-Unis, pays où s'édifie graduellement une littérature puissante, appuyée sur la décentralisation et le régionalisme intelligent. Il est significatif que le meilleur roman canadien que je connaisse, après ou avec celui de Louis Hémon, ait pour auteur une Américaine d'origine norvégienne: Martha Ostenso. Il a pour titre *Wild Geese*, et il est situé dans le nord du Manitoba. L'auteur avait vingt-cinq ans lorsqu'elle l'écrivit. Le roman se vivait sous ses yeux et elle le cueillit comme un fruit. Que mes jeunes confrères méditent sur cet exemple. Ils ne sauraient oublier qu'ils vivent en pays d'Amérique. Restons Français, mais que notre pensée se penche davantage vers la terre si riche du nouveau monde. C'est la condition du progrès, de la personnalité enfin trouvée, du salut. *Wild Geese* répète la leçon de *Maria Chapdelaine*.